

## OBSERVATIONS sur les Numides.

Le nom de *Numides* est une de ces dénominations, souvent bizarres ou absurdes, que plus d'une fois des nations étrangères, soit par ignorance, soit par l'effet d'un caprice inexplicable, ont données à un peuple avec lequel le hasard, le commerce ou la guerre les avaient mises en relation, et qui, transmises ensuite de bouche en bouche, ont été consacrées par l'histoire et ont fini par être adoptées de ceux-mêmes qui semblaient intéressés à repousser ces qualifications hétéroclites. Le mot *Numides*, comme on sait, n'a jamais eu son analogue parmi les noms des tribus nombreuses qui ont de tout temps habité et habitent encore l'Afrique septentrionale. C'est, non pas la traduction, mais une corruption étrange du mot grec *Νομάδες*, pasteurs. Avec une signification aussi générale, il ne pouvait appartenir à un peuple plutôt qu'à un autre, puisque, si l'on excepte les colonies phéniciennes ou grecques, établies sur les rivages septentrionaux de l'Afrique, ou, pour parler plus exactement, de la Libye, les tribus qui occupaient ces vastes contrées étaient toutes adonnées à la vie pastorale. Aussi Hérodote, parlant des Libyens nomades<sup>1</sup>, dit qu'ils occupaient tout l'espace compris entre l'Égypte et le lac Tritonis. Polybe est probablement le premier écrivain qui ait employé le mot *Νομάδες* pour désigner une nation africaine, à l'exclusion des autres; et le fait s'explique naturellement. Lorsque les Romains portèrent la guerre en Afrique pour attaquer les Carthaginois sur leur propre territoire, les vastes contrées qui s'étendaient depuis les dépendances de Carthage jusqu'au fleuve Mulucha étaient occupées par deux grandes tribus, les Massyles et les Massésyles, qui ne formaient point un corps de nation, étaient gouvernées par deux rois, mais qui toutes deux étaient adonnées à la vie pastorale. Les Massyles ou Massyliens étaient gouvernés par Massinissa, les Massésyles ou Massésyliens par Syphax. Celui-ci ayant succombé, victime de son attachement à la cause des Carthaginois, les Romains, pour récompenser les services éminents que Massinissa leur avait rendus dans le cours de cette guerre, réunirent à ses états ceux du prince vaincu, et depuis ce moment, les Massyles et les Massésyles, soumis à un même souverain, formèrent un royaume extrêmement étendu, qui se prolongeait, dit Appien, depuis le fleuve Mulucha jusqu'aux frontières du territoire de Cyrène. Mais cet empire ne subsista pas longtemps, et bientôt après, par suite de la défaite de Jugurtha, il fut incorporé à la république romaine. Les

<sup>1</sup> *Historia*, lib. IV, cap. CLXXXVI, tom. II, p. 611, ed. Bæhr.

Massyles et les Massésyles étaient les premiers peuples nomades qui se fussent offerts aux regards des Romains, et, quoique, depuis, Massinissa eût mis tout en œuvre pour les amener à un genre de vie plus d'accord avec les progrès de la civilisation, cependant, sous le règne de son petit-fils, ainsi que le fait observer Salluste<sup>1</sup>, ils étaient toujours beaucoup plus occupés du soin de leurs troupeaux que de tout autre objet; et, suivant l'assertion du même écrivain<sup>2</sup>, à l'époque de la guerre de Jugurtha, les Gétules, autre peuple pasteur, étaient encore presque inconnus aux Romains. Polybe, voulant désigner d'une manière caractéristique ces hommes courageux et endurcis à la fatigue, qui avaient été pour Rome des alliés si utiles ou des ennemis si dangereux, leur donna l'épithète de *Nomades*. Les Romains, en faisant passer ce mot dans leur langue, le reproduisirent sous une forme insolite, celle de *Numidæ*. Ce dernier nom, adopté par les historiens latins, Salluste, César, Tite-Live et autres, resta attaché aux peuples qui habitaient une partie de l'Afrique septentrionale. La Numidie forma une division importante du territoire que les Romains occupaient dans cette partie du monde, et ce nom se perpétua jusqu'à l'époque où la puissance romaine céda aux armes victorieuses des Arabes musulmans. Il est même extrêmement remarquable, quoique le fait n'ait été signalé par personne, que jusqu'à nos jours, dans la langue des Arabes, les peuples indigènes qui habitent le nord de l'Afrique sont désignés par un nom qui retrace parfaitement celui de *Nomades*. Comme cette assertion peut, au premier abord, sembler un paradoxe, je me hâte de fournir les preuves sur lesquelles est appuyée mon opinion. La langue que parlent les habitants indigènes du nord de l'Afrique est souvent désignée par le nom de *Chawia*<sup>3</sup> ou *Schowiah*<sup>4</sup>; et les peuples chez qui elle est en usage sont également nommés *Schawis*, شَاوِيَّة. On lit dans l'histoire d'Égypte de Makrizi<sup>5</sup>, qu'un vizir du royaume de Fez implora le secours des *Schawis* et leur envoya des sommes d'argent considérables. كان قد استنصر بالشاوية وبعث اليهم بمال كبير et plus bas<sup>6</sup>, que les *Schawis* quittèrent la ville : رحل الشاوية عن المدينة. Or le sens de ce mot ne saurait être douteux. Il n'appartient point à la langue des Berbères, mais à celle des Arabes, et il désigne un *nomade*, un *pasteur*. Ebn Khaldoun<sup>7</sup> s'exprime en ces termes : « Les Zénatah, dans le Magreb, étaient *schawis* (pasteurs) et payaient des contributions aux souverains qui

<sup>1</sup> *Jugurtha*, cap. LIV, XC. — <sup>2</sup> *Id.* cap. XIX, LXXX. — <sup>3</sup> *Voyage de Peyssonnel*, t. I, p. 348. — <sup>4</sup> *Shaw, Travels, or observations relating to Barbary*, t. I, p. 223. — <sup>5</sup> *Kitab-assoulouk*, t. II, man. 673, fol. 347 v°. — <sup>6</sup> *Ibid.* fol. 348 r°. — <sup>7</sup> *Prolegomènes*, fol. 54 r°.

رئاسة بالمغرب كانوا شاوية يودون المغارم لمن كان : régnèrent de leur temps : « Il existe des peuples qui vivent du produit des troupeaux, comme de bœufs et de moutons : ils sont en général nomades, parce qu'ils vont chercher les pâturages et les eaux qui sont nécessaires pour les animaux qu'ils nourrissent, attendu que ces courses sont plus avantageuses pour ces bestiaux. Ils portent le nom de *schawis*; ce mot signifie ceux qui surveillent les moutons et les bœufs. Ils ne s'avancent jamais loin dans le désert, parce qu'ils n'y trouveraient point de bons pâturages. » من كان معاشه في السابجة مثل البقر والغنم فهم طواعن في الاغلب لارتباد المسارح والمياه لحيوانهم اذ التقلب في الارض اصلح بها ويسمون شاوية ومعناه القايمون على الشاة والبقر ولا يبعدون في القفر لفقدان المسارح الطيبة به

Le même historien dit ailleurs<sup>2</sup> : « Des individus d'entre eux sont dispersés dans l'Égypte et les bourgs du Saïd, où ils sont *schawis* (pasteurs) et *fellah* (laboureurs). » منهم اوزاع متفرقون بمصر وقرى الصعيد « des nomades pasteurs; » Plus loin<sup>3</sup> : « طواعن شاوية وفلاحيين » ailleurs<sup>4</sup> : « Il resta seul avec les *schawis* (les pasteurs), » et « ولاية الشاوية والنظر في رواحل السلطان » *schawis* (pasteurs) et l'inspection des animaux appartenant au sultan; enfin, dans un autre endroit<sup>5</sup>, le même auteur, après avoir parlé des Arabes qui s'occupent du soin d'élever des chameaux, ajoute : « C'est ainsi que les *schawis* se livrent exclusivement à l'éducation des moutons et des bœufs, d'où ils tirent leurs moyens de subsistance. » كما ان « الشاوية اهل القيام على الشاة البقر بما كان معاشهم بها اهل شاء وبقر شاء » ailleurs par les mots « ceux qui possèdent des bœufs et des moutons<sup>6</sup>. » On voit par ces passages que le mot *schawi* n'appartient nullement à la langue des Berbères; qu'il est purement arabe, et désigne, en général, un pasteur; que les peuples de l'Afrique septentrionale ont reçu ce nom à raison de leurs habitudes nomades et pastorales; que le mot *schawia* désigne la langue que parlent les peuples pasteurs. Ainsi, les conquérants arabes établis dans les villes du nord de l'Afrique, ayant constamment sous les yeux les habitants indigènes de cette partie du monde, et frappés sans doute de la persévérance avec laquelle ces hommes in-

<sup>1</sup> *Prolégomènes*, fol. 46 r° et v°. — <sup>2</sup> *Histoire*, t. VI, fol. 89 v°. — <sup>3</sup> Fol. 112 r°. — <sup>4</sup> Tom. VII, fol. 299 r°. — <sup>5</sup> Tom. II, fol. 7 r°. — <sup>6</sup> Tom. VI, fol. 36 v°. Tom. VII fol 16 r°.

traitables conservaient les mœurs et les habitudes de leurs ancêtres, les désignèrent par un nom qui exprimait ces habitudes pastorales; et cela, probablement, sans se rappeler que, dans des temps fort anciens, les pères de ces mêmes hommes avaient, pour la même raison, reçu des conquérants grecs et romains une dénomination qui exprimait une idée parfaitement analogue.

Je ne m'étendrai point ici sur ce qui concerne l'histoire des Numides: cette histoire, presque entièrement dénuée d'intérêt, n'offre, comme on sait, qu'une suite de guerres, d'incursions, de scènes de carnage; et je ne pourrais offrir à la curiosité de mes lecteurs aucun fait nouveau et digne de leur attention.

Mais il est un point qui, si je ne me trompe, mérite une discussion un peu approfondie. M. Gesenius, dans plusieurs passages de son savant ouvrage sur les inscriptions phéniciennes, a prétendu que la langue punique était la langue que parlaient jadis les Numides. Comme je ne saurais souscrire à cette opinion, je vais examiner les raisons sur lesquelles cet érudit si estimable et si judicieux a cru pouvoir appuyer son hypothèse.

1° Salluste, dans le récit de la guerre des Romains contre Jugurtha, traitant de l'origine des Numides, atteste que les renseignements dont il donne le précis se trouvaient consignés dans des ouvrages puniques qu'il s'était fait expliquer, et qui avaient, disait-on, pour auteur le roi Hiempsal.

2° Cicéron, dans un de ses discours contre Verrès<sup>1</sup>, rapporte que la flotte de Massinissa, ayant enlevé du temple de Junon, situé dans l'île de Malte, des dents d'ivoire d'une grandeur extraordinaire, ce monarque les fit remettre à leur place, et ordonna de graver sur le monument une inscription en caractères puniques, attestant que ce vol sacrilège avait été commis à l'insu du prince, et que la restitution avait été effectuée immédiatement. Or, suivant le récit de Valère-Maxime<sup>2</sup>, cette même inscription fut tracée par ordre de Massinissa, *gentis suæ litteris*. Donc, dit M. Gesenius, la langue et l'écriture des Numides étaient analogues avec celles des Carthaginois.

3° Dans une inscription trouvée en Afrique, et qui, si l'on en croit M. Gesenius, a été tracée par ordre du roi Hiempsal, le nom des Masséyliens, qui composaient la principale tribu des Numides, a une forme complètement hébraïque. Enfin, les noms propres d'hommes et de

<sup>1</sup> Actio IV, cap. XL, tom. II, p. 270, 271 ed. Harlès. — <sup>2</sup> *Facta dictaque memorabilia*, ed. Torren, p. 33.

lieux qui existaient chez les Numides s'expliquent naturellement et sans effort à l'aide de la langue punique ou hébraïque.

Je n'ai dissimulé aucun des arguments qu'emploie M. Gesenius. Il s'agit maintenant d'examiner si chacune des preuves alléguées par ce savant est réellement bien solide.

D'abord le passage de Salluste n'a pas, si je ne me trompe, le sens que lui donne le docte écrivain : les mots *libri Punici, qui regis Hiempsalis dicebantur*<sup>1</sup>, signifient, non pas les « livres qui, disait-on, avaient eu pour auteur le roi Hiempsal, » mais « les livres qui avaient, disait-on, appartenu au roi Hiempsal. » On sait, par le témoignage de Pline<sup>2</sup>, que les Romains, au moment de la prise de Carthage, avaient recueilli les livres écrits en langue punique qui se trouvaient dans la bibliothèque de cette ville, et en avaient fait don aux rois leurs alliés. Or Massinissa, qui s'était montré l'ami fidèle de Rome et l'implacable ennemi des Carthaginois, n'avait pu manquer d'avoir dans ce présent la part la plus considérable ; et ces livres, conservés avec soin par le roi Hiempsal, étaient sans doute tombés au pouvoir des Romains à l'époque de la prise de Cirtha, capitale des Numides. D'ailleurs, en supposant même que ces livres eussent été écrits par Hiempsal, le fait, à mon avis, ne prouverait rien. Il est certain que la langue punique devait être très-répendue chez les Numides : ces peuples étant appelés continuellement pour recruter les armées des Carthaginois, les soldats et surtout les officiers devaient se familiariser avec une langue qu'ils entendaient parler à tous les instants. C'est ainsi que, suivant Polybe<sup>3</sup>, le gaulois Autarite et ses compagnons, en servant dans le camp des Carthaginois, avaient appris la langue punique, et que plus tard Jugurtha parlait la langue latine, ayant acquis la connaissance de cet idiome tandis qu'il servait sous les drapeaux de Scipion Émilien, au siège de Numance<sup>4</sup>. D'un autre côté, la langue punique était le langage de la politique, du commerce, de la littérature. Par conséquent, tous les hommes qui tenaient dans la société un rang tant soit peu distingué, ceux qui désiraient acquérir des connaissances scientifiques ou littéraires, ne pouvaient manquer d'étudier une langue dont la connaissance était pour eux d'une nécessité indispensable. Que dans le xviii<sup>e</sup> siècle, le grand Frédéric, Gustave III, l'impératrice Catherine, aient écrit des ouvrages en langue française ; que les Russes et les Turcs, voulant faire la paix en 1774, aient rédigé leur traité dans la même langue : en conclura-



<sup>1</sup> Jugurtha, cap. xvii. — <sup>2</sup> *Historia naturalis*, lib. XVIII, cap. v, tom. II, p. 100. — <sup>3</sup> *Historia*, lib. I, cap. lxxx, tom. I, p. 199. — <sup>4</sup> Jugurtha, cap. ci.

t-on qu'à cette époque les Prussiens, les Suédois, les Russes et les Turcs n'avaient pas d'autre langage que le français ? Si un voyageur, arrivant dans le royaume de Lahore, entendait commander l'exercice en langue française, serait-il autorisé à admettre comme certain que l'idiome du Pendjab est identique avec celui que l'on parle en France ? Il est à croire que les Numides, n'ayant à leur disposition qu'une langue rude, grossière, imparfaite, employaient de préférence le langage poli et élégant que l'on parlait à Carthage. C'est ainsi que, depuis la conquête de l'Afrique par les Arabes, les hommes instruits, parmi les peuples de cette contrée, ont étudié avec empressement l'idiome de leurs vainqueurs, et que, sauf un petit nombre d'exceptions, les ouvrages composés par des écrivains d'origine berbère ont été rédigés en langue arabe. Le passage de Valère-Maxime, rapproché de celui de Cicéron, ne prouve pas davantage. Il est probable que l'inscription gravée par ordre de Massinissa dans le temple de Malte, était en caractères puniques ; car il est douteux que, sous le règne de ce prince, les Numides eussent une écriture particulière. La langue de l'inscription pouvait être la langue numide, mais il n'est pas même nécessaire d'admettre ce fait ; et l'on peut croire que Massinissa employa de préférence le langage comme le caractère punique. Valère-Maxime ayant lu dans des écrivains antérieurs qu'un monument avait été gravé par ordre de Massinissa, a conclu naturellement que ce prince avait dû faire usage de l'écriture et de la langue usitées parmi ses sujets.

L'inscription numidique, dont on invoque le témoignage avec tant de complaisance, en supposant qu'elle ait été bien lue, bien expliquée, dit-elle réellement ce qu'on lui fait dire ? Pour moi, je ne puis me persuader qu'un monument d'un style si hideusement barbare ait été élevé aux frais et par ordre d'un roi de Numidie, d'un fils de Massinissa. Sans doute, on est en droit de croire que les Numides, entièrement livrés à la vie militaire ou à la vie pastorale, étaient de mauvais artistes ; mais on doit supposer qu'un souverain qui aurait eu dessein de consacrer son nom par un monument public, aurait facilement, et à peu de frais, fait venir de Carthage, ou de quelque autre ville habitée par les colonies puniques, des ouvriers capables de figurer passablement la forme humaine, au lieu de cette grossière caricature que présente le monument dont nous parlons.

En second lieu, le mot *Hakembaal*, que croit lire M. Gesenius, n'a, suivant moi, aucun rapport avec le nom de Hiempsal ; et je ne saurais croire que les Numides, en adoptant des noms puniques, leur aient fait subir une transformation aussi étrange. Nous savons, en effet, que les

dénominations phéniciennes adoptées réellement par les Numides n'avaient éprouvé aucune altération. Les noms *Adherbal*, *Bomilcar*, etc. attestent suffisamment l'opinion que je soutiens. Donc, le nom de Hiempsal, qui a une physionomie tout à fait étrangère, n'a rien de commun avec le mot *Hakembaal* et ne peut pas être regardé comme ayant une origine punique.

D'ailleurs, l'existence d'inscriptions puniques dans le royaume des Numides ne prouverait point qu'elles eussent été gravées par les ordres d'individus natifs de cette contrée. Il existait sans doute à Cirtha, et dans les autres villes des états de Syphax et de Massinissa, un assez grand nombre de Carthaginois, que les chances de la guerre, les affaires commerciales ou d'autres motifs y avaient amenés, et qui, sur cette terre étrangère, avaient conservé l'usage de leur alphabet et de leur langue maternelle.

Quant au mot qui, suivant M. Gesenius, représente le nom des Massésyles ou Massésyliens, son étymologie me paraît fort douteuse. A-t-on jamais vu un nom de peuple commençant par un mot qui signifie *Opera, facta*? Je dirai tout à l'heure ce que je pense de l'origine de ce nom.

Tous les noms propres de personnes, tels qu'ils se trouvaient chez les Numides, ceux du moins dont les historiens grecs et latins nous ont conservé le souvenir, sont, malgré l'assertion de M. Gesenius, étrangers à la langue phénicienne. Les mots Massinissa, Gulussa, Hiempsal, Jugurtha, Massiva, Gauda, Massugrada, Narava, Nabdalsa, etc. ne peuvent, j'ose le dire, être ramenés à des racines hébraïques. Les efforts qu'a faits à cet égard le docte écrivain que je combats n'ont abouti qu'à des résultats peu satisfaisants. Si l'on veut examiner les noms des villes situées dans l'étendue de l'empire des Numides, on trouvera également qu'ils offrent des formes tout à fait insolites, qui n'ont pas le moindre rapport avec la langue punique. Il faut toutefois excepter la capitale du royaume des Numides, la ville de Cirtha, dont le nom est phénicien et signifie *ville*. Mais ce fait peut s'expliquer d'une manière fort naturelle. A l'époque où Syphax fonda cette place, les Numides, adonnés jusqu'alors à la vie pastorale, accoutumés à vivre exclusivement sous des tentes, n'avaient point dans leur langue un mot qui exprimât l'idée de ville. Aussi, lorsque leur souverain voulut se créer une capitale, il dut emprunter à la langue des peuples voisins, c'est-à-dire des Carthaginois, le nom qui allait désigner la nouvelle ville. C'est ainsi, et par le même motif, que les Berbères, ne trouvant point dans leur idiome un mot qui indiquât une

ville, ont adopté le mot arabe *médinah*, مدينة, dont ils ont légèrement modifié la forme.

Au rapport de Salluste<sup>1</sup>, la ville de Leptis Magna devait sa fondation aux Sidoniens; mais les habitants, ayant contracté de nombreux mariages avec les Numides, avaient, par suite de ces alliances, altéré leur langage. Donc, dans l'opinion de l'historien latin, la langue des Numides était complètement différente de l'idiome phénicien.

Enfin, le monument bilingue qui existe à Thugga vient encore à l'appui de mes assertions. En effet, comme ce monument se trouve dans une ville qui faisait partie de l'ancien royaume des Numides, il est probable que l'inscription inconnue qui accompagne l'inscription punique est véritablement numide. Or il n'est guère à présumer que les deux inscriptions soient tracées dans la même langue et seulement en caractères différents. On peut croire, avec beaucoup plus de vraisemblance, qu'une des inscriptions est la traduction de l'autre. Ce monument, autant du moins qu'on en peut juger par les copies imparfaites qui en ont été publiées jusqu'ici, est une pierre tumulaire élevée en l'honneur d'un Numide, dont elle offre la longue généalogie. Je dis que le personnage dont le cippe nous a conservé le souvenir était un Numide; et en effet, l'inscription punique paraît avoir été gravée avec une négligence qui tient de la barbarie, tandis que l'inscription correspondante, quoique fruste et incomplète, a été tracée avec infiniment plus de soin et d'exactitude; et, pour le dire en passant, cette circonstance opposera toujours un grave obstacle au déchiffrement entier de l'inscription. En effet, les noms que nous offre cette pierre, appartenant à la langue des Numides, présentent des formes étrangères, inconnues, qui n'ont pas le plus léger rapport avec ces dénominations significatives dont les monuments phéniciens et puniques nous retracent de nombreux exemples.

Il est certain que longtemps avant l'établissement des colonies phéniciennes sur les côtes du nord de l'Afrique, les provinces septentrionales de ce continent étaient occupées par une population indigène et nomade, parlant une langue à part, qui, probablement, n'avait aucun rapport avec le phénicien. L'arrivée des Tyriens, des Sidoniens sur les rivages de l'Afrique, les rapports qu'ils eurent avec leurs sauvages voisins, durent faire connaître à ces derniers de nouveaux besoins, et, par suite, introduire dans leur idiome des termes qui lui étaient étrangers. Mais, à coup sûr, ces causes ne furent pas assez puissantes pour

<sup>1</sup> *Jugurtha*, cap. LXXVIII.

engager ces nomades à quitter leur idiome maternel pour adopter celui de ces marchands asiatiques qui venaient leur demander des terres et devaient bientôt s'ériger en conquérants et en despotes. Un peuple pasteur ne change jamais ni son langage ni ses habitudes; c'est ainsi que les conquérants arabes n'ont pu réussir à naturaliser leur langue au milieu de ces peuplades qui occupent encore aujourd'hui le nord de l'Afrique.

Or il a existé et il existe encore de nos jours un langage qui est parlé avec très-peu de différences dans une immense étendue de pays, depuis l'Égypte jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique. Cet idiome, que nous désignons, à l'exemple des Arabes, par le nom de *berbère*, mais qui chez les naturels du pays porte les noms de *schilah* ou *tamazigt*, ne ressemble à aucun autre; tout atteste son antiquité: il manque de beaucoup de mots que des peuples étrangers à la vie pastorale auraient infailliblement connus; il n'a été importé dans cette contrée par aucun des peuples qui en ont fait ou tenté la conquête. On peut donc croire, avec toute apparence de vérité, que cette langue était parlée, dès les temps les plus anciens, par les peuples nomades répandus sur le continent de l'Afrique septentrionale. Probablement les Numides, c'est-à-dire les Massyliens et les Massésyliens, employaient le même idiome, qui, malgré tant de révolutions et de conquêtes, s'est maintenu jusqu'à nos jours avec une admirable persévérance.

Une observation pourra servir, je pense, à confirmer l'opinion que j'émetts ici. Nous avons vu que dans les noms numides, un grand nombre commençaient par la syllabe *mas*, qui se changeait quelquefois en *mis*. Nous trouvons, chez les écrivains anciens, le nom des deux grandes tribus qui composaient l'empire numide, les *Massyliens* et les *Massésyliens*, et les noms propres de *Massinissa*, *Massiva*, *Massugrada*, etc. Or dans la langue des Berbères, le mot *mes* désigne un *fil*s. N'est-il pas naturel de croire que les Berbères mettaient souvent en tête des noms de leurs tribus le mot qui signifiait *les fils de*. C'est ainsi que les mots *benou* بنو ou *weled* ولد, qui ont le même sens, précèdent toujours les noms des tribus arabes. Que ce mot ait également été placé en tête des noms d'hommes, la chose à coup sûr n'a rien d'étonnant. Les Arabes sont aussi dans l'usage de désigner un homme en supprimant son véritable nom, et en mettant le mot *Ebn*, *fil*s, devant le nom de son père ou de son aïeul. Une coutume analogue existe également en Europe, parmi les Juifs. Beaucoup d'entre eux se désignent par les noms de *Levisohn*, *Jacobsohn*, etc.

QUATREMÈRE.